



MARIE NAPES DODGE, AUTEUR ET EDITEUR

Mme Dodge est l'auteur de "Hans Brinker", "Donald and Dorothy" et d'autres nouvelles charmantes très goûtées de la jeune génération.

TEMPERATURE Du 24 septembre 1903.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.) and Temperature (Centigrade).

Bulletin Meteorologique.

Washington, D. C., 24 septembre.—Indications pour la Louisiane.—Temps généralement beau vendredi et samedi; vents légers à frais variables.

Crise Ministérielle - ET LE - ROI EDOUARD.

Il s'opère en ce moment dans les affaires intérieures de l'Angleterre, nous ne dirons pas une révolution—le mouvement qui se produit est essentiellement pacifique—mais une transformation qui peut aboutir à de graves conséquences, heureuses ou malheureuses, au hasard des circonstances qui vont se présenter.

Durant le très long règne de la reine Victoria, les hommes politiques anglais s'étaient habitués à gouverner le pays comme ils l'entendaient, sans l'intervention du chef de l'Etat.

IMMIGRATION AU SUD.

Les aventures de Jolicière.

—Les Bleus en Vendée en 93.—Sensations d'un noyé.—La bonne mort.

Le "Temps" publie des lettres ingénues et amusantes d'un volontaire de l'armée du Rhin, en 93, qui s'appellait Jolicière, fort dépourvu de littérature et d'orthographe, mais plein de belle humeur et de l'emphase naïve du temps.

Elles nous annoncent une grande et bonne saison, toute brillante d'activité, qui laissera bien loin derrière elle celles des années précédentes; et ce qui nous prouve la vérité de ce qu'elles nous avancent, c'est qu'elles se préparent à faire face aux nécessités de la saison qui commence.

Mais ce qui doit surtout attirer notre attention, c'est le flot énorme d'immigration qui, parti de tous les points de l'horizon, s'avance lentement, mais sûrement, vers nous pour nous envahir.

D'après ce qui s'est passé depuis une quinzaine ou une vingtaine d'années, on pourrait croire que l'immigration au Sud commence à ralentir sa marche et à se diriger vers d'autres régions moins peuplées, moins exploitées que la nôtre. Il n'en est rien.

Pendant longtemps, la devise de l'immigration a été: allez à l'ouest. Tout est changé maintenant, c'est: allez au sud! que l'on criait de toute part.

Quand les habitants du nord, de l'ouest et de l'est ont commencé leur mouvement vers la Louisiane et la Basse Vallée du Mississippi, ils avaient un but fort loisible, mais assez modeste. Ils ne venaient qu'améliorer leur sort, comme planteurs, comme agriculteurs.

Sous leurs yeux et par leurs soins, le pays nouveau s'est transformé; il est devenu industriel et commercial; il a doublé de population, et il est devenu riche. D'industriel il est devenu minier et il l'a été d'abord d'alimenter toutes les mines de l'Union, grâce à la découverte d'un combustible merveilleux, inconnu jusque là.

Quand s'arrêtera le mouvement? Dieu seul le sait; mais ce qui se passe nous assure pour bien des années, des siècles, une merveilleuse prospérité.

Les droits sur les cotonnades en Russie.

St Pétersbourg, Russie, 24 septembre.—On annonce officiellement aujourd'hui que les droits sur les cotonnades importées en Russie ne seront pas réduits cette année.

CHOSSES ET AUTRES

Exploration du Groenland.

Le capitaine Daniel Bruun, explorateur et écrivain distingué, vient de rentrer à Copenhague d'une expédition qu'il a entreprise cet été au Groenland, en vue de faire des recherches archéologiques dans les contrées inconnues ou très peu explorées du Nord de Godthaab.

M. Bruun raconte qu'il est arrivé à Godthaab le 23 avril, mais, à cause du temps froid et de l'abondance de la neige, il n'a pu commencer son travail que beaucoup plus tard.

Au mois de juillet, il y avait plus de glace, et il a pu explorer en bateau toute la côte jusqu'à Ivigtut, où il a été reçu avec enthousiasme par les Esquimaux.

M. Bruun se montre très satisfait des résultats de son voyage. Il a découvert plus d'une centaine de ruines d'anciennes demeures, construites comme celles de l'Islande, c'est à dire composées d'une maison d'habitation et d'une étable à côté.

Dans d'anciennes "kjekken-møddings" ou endroits où l'on met les rejets et débris de la cuisine, il a trouvé des morceaux curieux de vaisseau.

Il a pu découvrir aussi la demeure de Jean Egede, qui, on le sait, était le fondateur des missions danoises au Groenland, où il mourut en 1785.

Au Nord d'Ameralik, M. Bruun a trouvé des ruines intéressantes d'un cimetière des temps des "vikinges" et d'une vieille église dans laquelle se trouvaient un bénitier en pierre et une statue d'homme grossièrement sculptée dans un dent de morse.

Dans la vallée d'Austmanns, que traversent Nansen et Sverdrup, en 1888, M. Bruun a également trouvé de nombreuses ruines.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Tim Murphy, ou si l'on veut "The Man from Missouri" car l'auteur s'est tellement bien incarné dans le personnage qu'il représenté que les deux ne font qu'un, continue à attirer la foule au Tulane.

L'INDUSTRIE DU BEURRE EN RUSSIE.

Le "Nouvel Temps" fait ressortir qu'une allocation annuelle de 90,000 roubles est faite à partir de l'exercice 1904 au ministère de l'Agriculture et des Domaines pour favoriser le développement de la production du beurre dans la Russie d'Europe.

Pour favoriser la même branche de l'industrie dans la Sibirie occidentale, sera ouvert un crédit annuel de 77,500 roubles sur les budgets de 1904 et 1905; en outre, il sera alloué 5,000 roubles pour l'organisation d'un laboratoire expérimental dans la Russie d'Europe, et 7,000 roubles pour diverses autres dépenses.

ST. CHARLES ORPHEON.

Clayton White, Marie Stuart, Julian Kose, Miss Wynne Winslow et le trio Pantzer, ont été le délicieux menu que l'Orpheon offre chaque jour, soir et matin, à ses heureux habitués qui ne se lassent jamais d'applaudir cet excellent spectacle.

GRAND OPERA HOUSE.

Le chef d'œuvre du comte Tolston, "Resurrection", admirablement interprété par la troupe Baldwin Melville, qui s'illustre chaque soir au Grand. Il y aura matinée vendredi, pour le plus grand plaisir des amateurs.

THEATRE CRESCENT.

Depuis dimanche, la salle du Crescent ne désespère pas. On y donne, en effet, "Devil's Auction", le plus populaire des pièces à grand spectacle. La mise en scène et les costumes sont d'une splendeur incomparable.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES.

Mouvements de troupes turques. Sofia, Bulgarie, 24 septembre.—On annonce d'Uskub que cinq bataillons de Turcs sont partis hier de Novosibir pour Meroboro, d'où une bande révolutionnaire menace Perlep. Trois autres bataillons sont allés à Nevvaka où des insurgés ont fait leur apparition.

Possibilité d'une révolution en Hongrie.

Londres, 24 septembre.—Le correspondant de "Daily Mail" à Berlin télégraphie qu'il est possible qu'une révolution "Kossuthiste" éclate en Hongrie.

On peut désirer qu'une telle révolution n'est pas impossible, continue le correspondant du fait que le général Von Beck, chef de l'état-major autrichien, a soumis la semaine dernière un plan de mobilisation à l'empereur Guillaume.

L'issue de la guerre: le prince Esterházy, second fils de l'empereur, Guillaume, sur le trône de Hongrie n'est pas approuvé en Allemagne.

Grève à Berlin. Berlin, Allemagne, 24 septembre.—Onze cents cochers et conducteurs d'omnibus se sont mis en grève aujourd'hui. Ils demandent douze heures de travail au lieu de douze à dix-sept heures, et du temps pour faire un repas au lieu de manger des sandwiches dans les quelques minutes d'arrêt aux extrémités des lignes.

Il y a aujourd'hui dans Berlin que la moitié du nombre régulier d'omnibus, mais il n'en résulte guère d'inconvénients, car les cars électriques circulent dans toutes les directions.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O. No. 90 Commencé le 24 Juin, 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE. TROISIEME PARTIE.

BORS D'ATTENTE. Suite. Maman Sureau, encore appétissante, toute rousse, toute bou-

lotte, ce qui ne l'empêchait pas d'être très vive, avait le caractère de sa mère, et son époux.

—Pas possible! s'écria-t-elle en voyant Charlotte... Il n'est rien arrivé au fleu, au moins? —Non, non! se hâta de répondre la jeune fille.

Papa Sureau montra sa face rasée. —En voilà une surprise!... Je ne m'attendais pas à embrasser ma belle-fille de si bon matin!

Il mit deux baisers sonores sur les joues de sa future bru. Cécile s'était inclinée légèrement devant les parents de Popo qui la regardaient sympathiquement, un peu intrigués.

Charlotte remit sa lettre au père; celui-ci, après l'avoir lue, la tendit à sa femme. —Mademoiselle, dit l'épicière avec une bonhomie souriante, nous sommes à votre entière disposition.

—Et soyez sûre, ajouta la mère, que nous sommes enchantés de vous être agréables et de faire plaisir à notre garçon. La fugitive les remercia chaleureusement.

Charlotte fournit les détails complémentaires. La fille de Georges Davendeville fit, sur les braves gens, une si bonne impression que tous les deux prièrent Charlotte de leur offrir leur gîte pour la nuit. —Mercier, leur garçon de la bonne idée qu'il avait eu de leur confiant la Parisienne.

—Vous passez la journée avec nous? Charlotte? demanda le père du ton le plus engageant. —Pas possible! s'écria-t-elle. Je le regrette bien, allez!... Mais il faut que je rentre à Paris par le premier train.

Heureusement, nous viendrons dimanche avec Popo. —Nous y comptons! —Et bien! demanda Charlotte à Cécile quand elles furent un moment seules, comment les trouvez-vous?

—Ce sont d'excellentes gens, répondit la jeune fille, et je les aime déjà! —Charlotte, le cœur un peu gros, dut se résigner à partir. La mère Sureau cria: —Encore une minute, pour finir le petit cola!

Elle apparut bientôt avec un ballot de dimensions respectables. C'était du linge pour Popo... Des chaussettes, un tricot, et une paire de souliers, histoire de profiter de l'occasion.

La maman avait toujours oublié quelque chose... Après la minute de répit implorée, ce fut une demi-minute, puis quelques secondes... Et le ballot grossissait tous les jours.

La mère Sureau y avait fait entrer successivement un sac de son, du lard fumé, deux pots de confitures... —Il y aura un supplément de bagages, dit le papa un peu go-

guenard. Justement à ce moment, l'épicière apportait une boîte de sardines. —Tout notre linge y passera! clama le brave homme avec un désespoir comique.

—Non, non! répliqua-t-elle, c'est fini... Et puis, qu'est-ce que tu veux, Eugène? est-ce pour mon gars?

—Dis donc, ma femme, il me semble que c'est un peu le mien aussi... Mais comment veux-tu que Lolotte porte tout ça? C'est qu'il y a une trotte de la gare jusqu'à la Bièvre!

—Laissez donc, monsieur Sureau, fit la vaillante teinturière, je ne serai pas embarrassée! —Là... Tu vois!... conclut la maman, agitant le paquet. Et elle trouva le moyen d'y introduire encore un sac de pruneaux.

L'accueil si simple et si cordial de ces bons vieux avait profondément ému le cœur de Cécile. Aussi s'efforça-t-elle de les récompenser en paraissant complètement heureuse à leurs côtés.

Mais la pauvre enfant avait un cœur une si profonde tristesse que parfois, lorsqu'elle se trouvait seule, lorsqu'elle se trouvait seule, lorsqu'elle se trouvait seule, elle pleurait et que de grosses larmes lui montaient aux yeux en son cœur à la dureté de la vie à son égard.

N'était-elle pas comme une épave livrée à tous les vents? Pour quelques jours, elle se sentait en sûreté dans ce paisible village... Combien de temps durerait cette accalmie?

Si vraiment Laverda et Brémont lui en voulaient au point d'avoir décidé et combiné sa mort, ne chercheraient-ils pas à la retrouver?... Elle était aussi inquiète de savoir ce qu'était devenu, dans ce sinistre repaire, la pauvre femme à qui elle avait sauvé la vie et à qui elle devait la liberté?... Enfin l'existence n'aurait pu devenir tranquille pour elle que si elle avait pu oublier le passé...

Et comment chasser de sa mémoire, maintenant surtout qu'elle l'avait revu, le souvenir d'Henry de Fangeoles? Loin d'oublier, Cécile se remémorait les divers incidents de cette dernière rencontre. Elle se demandait si elle n'aurait pas mieux fait de tout avouer à ce M. José Rivas qui s'était montré si miséricordieux à son égard...

Mais la jeune fille n'avait pu se résigner à dévoiler sa misère et l'infamie de celui qu'elle appelait son père. C'était une souffrance devant laquelle elle avait reculé plutôt que de rougir devant Henry... Sans rien dire, la maman Sureau observait sa pensionnaire. Elle s'apercevait bien que la jeune fille souffrait en cachette, et la bonne vieille cherchait le moyen de la distraire.

Presque tous les jours, les deux femmes faisaient ensemble de longues promenades. Cécile racontait des bords de l'Oise, et il lui semblait vraiment que ce calme délicieux de l'admirable nature qui l'entourait mettait un peu de baume sur les blessures de son cœur... Un jour, en passant par Neuville, la maman Sureau aperçut la patronne de l'auberge de la "Treille d'Or" qui prenait le frais air sur le seuil de son établissement.

—Bonjour, madame Collinet, dit la mère de Popo. —Tiens! c'est vous, madame Sureau... Et comment ça va-t-il? —Pas mal merci... Et vous? —Tout à la douce... Alors, comme ça, vous êtes en promenade? —Avec une jeune parente qui est venue passer quelque temps avec nous. —Ah!... Ça vous fera du bien, mademoiselle, le grand air, et on ne peut pas en trouver de meilleur que celui de nos cotons.

—J'en suis sûre! répondit Cécile avec son affabilité ordinaire. Maman Sureau interrogea l'aubergiste. —Et votre nourrisson? Comment va-t-il? —Eh! fit cette dernière avec une moue de mauvais augure, il n'y a rien de trop! —Tonjours palet? —Hélas! C'est depuis quatre mois qu'il dépérit... Il a commencé à partir après la dernière visite de sa maman... Aujourd'hui il toussé presque continuellement... Des grosses quintes qui me retournent le sang... Vrai, il me donne de la peine, le gamin! —Peut-on le voir? —Si le cœur vous en dit... Mme Collinet mit les deux visières en présence du marmot, un petit être chétif et contrefort qui les regarda avec un sourire attristé. —Voyez le mignon, dit Mme Sureau attendrie, il a beau être souffrant, il nous a fait tout de même riester! —Ah! c'est qu'il a une brave petite nature malgré ses bobos, répondit l'aubergiste... N'est-ce pas, Marcel? —Avec une jeune parente qui est venue passer quelque temps avec nous. —Ah!... Ça vous fera du bien, mademoiselle, le grand air, et on ne peut pas en trouver de meilleur que celui de nos cotons.

—J'en suis sûre! répondit Cécile avec son affabilité ordinaire. Maman Sureau interrogea l'aubergiste. —Et votre nourrisson? Comment va-t-il? —Eh! fit cette dernière avec une moue de mauvais augure, il n'y a rien de trop! —Tonjours palet? —Hélas! C'est depuis quatre mois qu'il dépérit... Il a commencé à partir après la dernière visite de sa maman... Aujourd'hui il toussé presque continuellement... Des grosses quintes qui me retournent le sang... Vrai, il me donne de la peine, le gamin! —Peut-on le voir? —Si le cœur vous en dit... Mme Collinet mit les deux visières en présence du marmot, un petit être chétif et contrefort qui les regarda avec un sourire attristé. —Voyez le mignon, dit Mme Sureau attendrie, il a beau être souffrant, il nous a fait tout de même riester! —Ah! c'est qu'il a une brave petite nature malgré ses bobos, répondit l'aubergiste... N'est-ce pas, Marcel? —Avec une jeune parente qui est venue passer quelque temps avec nous. —Ah!... Ça vous fera du bien, mademoiselle, le grand air, et on ne peut pas en trouver de meilleur que celui de nos cotons.